

Les Morts-Pays

Cristobal Flores Cienfuegos

Nous devons nous élever au-dessus de notre propre amour et pouvoir anéantir en pensée ce que nous adorons, sinon nous fait défaut... le sens de l'infini.

Friedrich Schlegel, Jugendschriften

Quoi qu'ils disent ou laissent entendre, ni l'ordre sécuritaire ni la néofascisation ne sont tout-puissants.

Mathieu Rigouste, La guerre globale contre les peuples

à la mémoire de Lautaro Morales Espinola (1990 - 2020)

Tu ne souriais pas

à Valérie

Ange tu m'as suivi
 et personne n'a dit ton nom
 vois comme ils sont morts et parmi ceux qui sont morts
 encore vivants ceux-là qui veulent et tentent de tout leurs
 squelettes de se hisser à la hauteur d'un enfant, vois, les
 derniers poètes de l'Attente, et si tu vas là-bas au creux de la
 désolation alors tu contempleras et leurs mains tendues
 posées-là en guise de présentation et ce rien qu'elles
 détiennent te saisir pour qu'en toi puisse germer -
 irréalisable comme une idée - l'image d'un sourire

Ange tu m'as suivi
 et personne n'a dit ton nom
 entre tes mains tu tiens toujours ce rien ou la révélation déjà
 malade, déjà mourante, car tu savais ton esprit un oeil de
 fourmi brillant sur une feuille emportée par le vent qui
 toujours s'en va te cueillir, mais tu savais, soumise en
 principe à toi, la représentation, être chose aussi fébrile
 qu'oiseau tombé du nid et ton message déjà plus léger que
 plume auparavant envolée très loin de la pitié, tu savais tout
 cela

Ange tu m'as suivi
 et personne n'a dit ton nom
 Ces mains - elles ont perdu leur chemin vers le Père - tu les
 trouveras ainsi dorénavant seules, c'est à peine si elles ont
 pâli et elles voudraient trembler et ne peuvent ni trembler ni
 vouloir, et ton regard se fane à mes côtés, murmure un appel
 comme - l'esquisse inespérée mais invisible ou l'ébauche
 imperceptiblement ratée sur ta joue plutôt que rien - une
 impossible consolation puisque, puisque tu as déposé ton
 épieu, puisque sur mes habits le sang de ton ennemi n'a pas

attiré ton attention, puisque déjà un piège très doucement a été refermé

Ange tu m'as suivi

et personne n'a dit ton nom

des chiens aux portes de l'autre monde ont mordu tes chairs, heureux, laissé ton corps un amas de lambeaux à peine présentable pourtant - n'est-ce pas ceci le pieux ensauvagement des hommes et des bêtes? - ce visage ensanglanté miséricorde c'est encore le tien qui arbore indésirable, inattendu, enfin le sourire impossible, Ange, ton sourire conquis sur ta création je veux dire sur ta destruction, Ange, un sourire dément, un sourire tel qu'aucun marbre - rebelle ou non importe peu ici - n'en accueillera jamais dans son église

Ange tu m'as suivi

et personne n'a dit ton nom

demain je porterai ton cadavre offert jusqu'en bordure de la ville et le jetterai comme ça sans crainte que des corbeaux n'abîment ta conquête, les hommes qui passeront tout près ne remarqueront d'abord, assurément, qu'une forme blanche, puis on approchera un peu pour la comprendre l'inimaginable qu'est ta charogne de joie et de douleur incarnées, mais les anges ne sourient pas ainsi comme des bêtes diront les curieux avec raison, nous, nous ne pouvions autrefois vouloir imaginer cela ainsi et voilà que nous, les Hommes, désormais imagineront - peut-être grâce à toi - le Vouloir.

Clarté

à Elle

Tu embrases mon coeur quand j'embrasse tes yeux,
si mes noms sont des fleurs, on me dira trop pieux,
s'ils sont fait de ce feu, j'irai jusqu'à demain.
Ton chemin est le mien, quand je n'ai que deux mains,
qu'un regard m'ensorcèle à l'amarre ou au quai,
un miroir me harcèle où tu m'as embarqué,
je n'ai foi plus qu'en toi, comme un dernier combat,
je ne crois qu'en ta joie, ton courage qui bat
du danser planétaire, un orage à ta porte
quand je dois bien me taire, où l'oubli qui m'apporte,
la force d'un sourire à ma paume écrivant
ta fantaisie, un conte, qu'une prière au vent
qu'il m'éconduise fou, vers des mers inconnues
où cette corde au cou, me dira enfin nu

Correspondances

- Que fais-tu, penché sur ce vieux puits, corde après corde, tu racles la morve de Mathusalem peut-être? Ou sur je ne sais quoi qui me semble des fossiles, ce je ne sais quoi et ce presque rien qui aura tant fait couler d'encre? Tu es fatigué pourtant n'est-ce pas ? Ton regard est las comme celui de la vieille alchimiste n'ayant, pour toute sa vie trouvé, qu'une plume de phénix qu'on dit fausse...

Hé ! Mais tu m'écoutes seulement ?

- J'ai cueilli pour toi mon âme, la lumière capturée par les fleurs...

-Tu parles seul ! (Diable, me laisseras-tu en paix petit démon...)

- Mais tu ne m'écoutais pas !

-Je t'écoutais mais je ne répondais pas, et tu parlais seul oui, je vais te laisser !

-Tu es devenu fou ou folle? (Diable, non, n'est-ce pas ce que fait le monde - me tenir compagnie...)

-J'ai l'impression que tu divagues un peu, je vais bien.

Mais quel âge t'as, petite ? -...

-Marrant. - Pourquoi ?

-Pour rien. Pourtant dans le jardin, l'œil du vieux serpent...

-Partout brûle, partout tout brûle mon ami...

Éveil (Guérison de Dionysos)

Aux maigres chardons des doigts tanguent
ces larmes d'impossibles fées.

On les appelle la rosée.

Prière pour...

Qu'une épine à la perle s'unisse
ouvrant ainsi l'oeil
suave d'un serpent.

-Hé, ho! Réveille toi!

De fastes frelons du marigot dardent ton cou,
quand à tes yeux
sobres raisins
y festoient les becs fous;

En cueilleras-tu Amie
de lointains
émerillonnés au vent?

Les anges de la nuit verte

Toi qui refais des mondes,
sur le papier de petits tourniquets,
des forêts au sud du paradis,
des enfants en bord de soir
sachant rêver le reflet des astres,
au fil de mer,
ils sont venus et sur ta tête ont dansé
Les anges de la nuit verte,
les premiers exilés de l'étoile,
les rayons de la délivrance,
messagers de la colère,
la voix par delà les sables,
leurs sourires nous accueillent,
chant d'éternité.

Paratonnerre

Ma compassion va et brise l'orage
mon empathie est foudroyante
quand vient le tonnerre et sa chanson
je serre les dents,
fiché Satan chez mon psychiatre
à l'esprit macronité
j'endors mon plérôme
aux anxiolytiques,
mais que la science est belle
pour mon âme dite psychotique
apprivoisée à la cyamémazine,
puisqu'elle ne peut, que se
tenir debout devant Dieu,
puisqu'elle se tenait debout avant Dieu,
qui me dira le contraire à ce mystère
devra apporter de solides arguments,
et probablement se faire
paratonnerre

Murs intérieurs

Les murs m'entourant
s'étalent en de difficiles
noirceurs

C'est la nuit dans le jour
qui perfore ce qui reste
quand on a fini d'y croire
la réalité
la pierre
le songe
la mathématique
ses ruisseaux qui s'insinuent
quand on a fini
d'y croire

Père dis-moi
juste un rêve
quelque chose qui ne soit pas
dans ma tête
juste un rêve
pour une fois goûter une amertume
qui ne soit pas jalouse
et le fruit des folies
sur le parterre d'humanité
quand on a fini d'y croire
l'ombre
mon ombre
la ville
notre ville
son monticule de petits éclats
et la soeur de la nuit
fanal très doux
la flamme

Les oiseaux de nuit

à Anthony

Nous appliquâmes immédiatement nos soins à rendre notre lieu de retraite aussi sûr que possible, et dans ce but, nous arrangeâmes quelques broussailles au-dessus de l'ouverture dont j'ai parlé...

E.A.Poe, Aventures d'Arthur Gordon Pym, p. 667 ed. Pléiade.

C'est le pays des Jessie, des Roméo,
de celles et ceux qui ne savent pas lire
ou juste dans l'envol des chauve-souris,
de celles et ceux qui craquent
pour la bête ou l'ire,
c'est la nuit hydreuse et sans horloge,
l'ennui nuitiste et récidiviste
des bidonvilles ou du crack,
le béton et les titis des Paris,
ma haine des capitales,
Oui, c'est capital

Tout cet hédonisme pleutre et médiocre,
ce latin d'église à en gerber des psaumes hérétiques,

Pour elle, j'ai appris
à voler ce feu, un peu de ce feu
que les humanités ne goûtent que très peu,
Mais quelques oiseaux savent,
dans nos yeux sont planquées
mes poches et et les tiennes,
mes quelques coups oniriques,
et le dé jeté du diable

n'abolissant aucun hasard,
aucun ensauvagement.

Mon Ombre

*Amour qui ne consent à s'abîmer
n'est pas digne*

Sainte Claire d'Assise

Quelle lumière enfouie t'a fait naître
mon image
mon âme
mon Ombre
Mon Ombre ne t'es-tu prise parfois
pour l'ombre interdite et fugace
de l'oiseau de paradis
Mais que ces légendes sont déjà mortes
mon Ombre

Depuis longtemps hélas
les humanités qui ont marché
vers leurs ombres
ont rebroussé chemin
vers leurs maisons toutes pareilles
ou sont tombés sous le poids
de leurs os hérités
ou sont tombés sous le poids
des mots trop clairs de l'humain

Mon Ombre tu veux toujours
frôler les ombres voisines
celles que tu aimes
les voyantes
les mages
les sorcières

Mais mon Ombre derrière les ombres
 les plus douces
 tu disparaissais et moi
 j'entends le diable me susurrer qu'il
 Attend

Mon ombre aujourd'hui nous nous tenons la main

J'ai suivi le beau jeune homme à la torche mourante
 et l'ombre de l'Aigle et l'ombre du Scorpion
 et l'ombre de Jean et l'ombre du Cancer
 et l'ombre introduite par l'étoile inconnue de la
 constellation
 du Rat

à l'ombre des ailes infâmes mon Ombre sais-tu
 ce que l'Ange dit à Marie au jour de l'Annonciation?

Le pouvoir du Céleste te couvrira de son Ombre.

Il mentait.

Mais mon Ombre
 te souviens-tu cet indien dans cette nouvelle
 de Jack London
 il voyait un tableau pour se dire
 mais comme c'est absurde
 voilà une histoire sans commencement
 ni fin.

N'est-ce pas ce que nous sommes mon Ombre?
 Une histoire sans commencement ni fin

Mon Ombre nous avons beaucoup marché

Mon Ombre ma nature est trahie
 ma voix est celle que j'ai volée
 à un frère à l'agonie

Mais une bête ne sait ni siffler ni chanter
ni claquer des doigts

Mon Ombre sais-tu, mais tu sais tout...

Ici j'ai noté ton agenda mon Ombre

Lundi	c'est Dimanche
Mardi	fabrication du Poison
Mercredi	administration du Poison
Jeudi	Rire de l'administration
Vendredi	établir plan de travail semaine suivante
Samedi	creuser galerie nouvelle
Dimanche	dîner avec l'ombre de Carlos Marighella. Oublier un peu la poésie. Discuter culasse, cadences de tir, types de munitions, canon, canon et canon.

Mais mon Ombre
me suivent les trois nées du sang de l'Histoire
la vengeresse
l'envieuse
l'irascible
me suivent comme leur dernier né
les incendiaires du dedans
les pétroleuses de mes songes de révélations
et de chaos
ces respectables déesses ont armé ma main
gravé les chiffres de la perdition sur mon
armure de chairs

Pourquoi ne puis-je écrire
que dans la pénombre
pourquoi dois-je me cacher de cet astre brillant

et des vérités humaines ces lois incestueuses
 de leurs républiques intempestives
 pourquoi les lunettes noires toujours
 pour ne pas vomir au jour dégoulinant de
 bienséances...

Des ombres des ombres mon Ombre
 des ombres si petites mon Ombre
 tu souffleras sur ces ombres mon Ombre
 et les doux visages candides sur le divan
 verront pâlir leurs Papa-Maman
 et le tu t'arrêtes au feu rouge
 et le tu lui fous la muselière
 et le tu traînes pas les gares
 et le tu traînes pas les rues
 à l'heure des ombres des flics chassant
 avant le jour luisant
 les ombres des pauvres

L'étoile est au peuple
 et les mots pour la dire
 et les ombres pour la croire.

Tout le monde visible n'est que la transpiration
 laborieuse
 des étoiles
 et nos poètes ont lu René Char, Butor ou Bonnefoy
 mais ne lisent plus dans le sentiment des étoiles?

Mon Ombre n'avale pas notre étoile.
 Ou la dernière qui devra rester.

Mon ombre...
 nous avons trop marché

Un jour qu'on me présenta un livre je l'ouvrai au hasard
 et ce Monsieur qui traduisait:
The moment of desire! The moment of desire ! The virgin
 par
Ah! l'instant du Désir! L'instant du Désir! la jeune fille...

Mais mon Ombre ces gens parlent de comment être
 humble...
 Ah! que William doit en rire où qu'il soit chez toi mon
 Ombre...
 mais que c'est bâclé
 mais que c'est bourgeois
 et ça préside des festivals et des marchés de la poésie
 et ça veut tirer dans la foule indignée
 et ça dit plus de sottises qu'un curé
 de talk-shows américains
 Il faudrait leur couper les mains.
 Au moins les dépublier par millier.
 Une nuit nous ferons des autodafés
 de l'égo-manie de ces pédants
 de l'écrasant consensus qu'ils nous imposent...

Et ceux qui disent la marche du Travail se porte bien
 la marche du Travail est contente
 la marche du Travail nous laisse espérer...
 ils doivent parler d'une divinité
 qui m'est inconnue...

Mais mon Ombre sais-tu, mais tu sais tout...

Mon Ombre durant les bacchanales aussi
 il y avait celles et ceux qui défilaient
 ivres en extase, soûls et drogués
 il y avait celles et ceux qui défilaient
 sobres mais mimant les ivresses des autres
 copiant leurs extases...
 Ainsi va le monde mon Ombre et je te tiens la main.

Je ne fais pas semblant.

Et cette poubelle emplie de tout
 neuroleptiques et antipsychotiques
 et cette poubelle droguée et moi
 à ses côtés assis tout aussi drogué
 sur le sol froid et rigide
 nous cherchions ma poubelle et moi
 le petit soleil de trois heures du matin...
 Diazépam Diazépam Marijuana Marijuana
 Diazépam Diazépam

Mais mon Ombre mon corps
 n'est plus
 qu'un télescope
 tendu vers l'abîme.

Et toi te souviens-tu?
 peut-être me suis-je laissé prendre
 à quelques histoires de fantômes chinois

Mais mon Ombre te souviens-tu
 ces volcans sur lesquels nous pensions
 habiter
 nous creusions creusions
 trouver des indices
 mais nous n'habitions pas l'Auvergne
 mon Ombre
 nous n'avons déterré qu'une stèle mortuaire
 au nom prussien gravé dessus
 indéchiffrable.

Et mon ombre te souviens-tu la bête qui
 a fait fuir la voisine
 qu'elle avait vu la Panthère qu'elle disait
 et toi tu riais en moi du mauvais tour joué...

Mon Ombre et ces ombres qui bougeaient sans cesse
 que tu invitais à tes conspirations
 à tes respirations somnambuliques
mon Ombre me quitteront-elles un jour
 les nuits des masques et des morts
 les nuits de la vengeance
 et de l'insurrection qui tarde
Mais mon Ombre as-tu bien parlé à toutes ces ombres?

 Et si tout ça n'était qu'un jeu
 mais ce n'est pas un jeu
Nous avons placé nos os en barricades
 obscurci le ciel d'une ombre terrestre et
 impie
Noyé la lumière
 où naissent les vers
 et les serpents.

Nous avons...
 mais mon Ombre...

(Mon Ombre va donc te coucher car tu délires.
 et laisse un peu ma main tranquille...)

Pour Javier Heraud

Tu es un fleuve un fleuve
 un grand fleuve
qui charrie de là-haut
 les sommets
 dans ces eaux
le secret de la montagne
 les hautes lumières
 et le reflet tumultueux
 des immensités premières
s'écoulant de naissance
 en naissance et de mort
 en mort

Tu es un fleuve un grand fleuve
 et les poètes bien assis ici sur
 leurs chaises
 ont traduit : rivière.

C'est un beau mot rivière, et puis ça sonne bien.
La poésie, dit-on, est très satisfaite.
Le plus beau mot de notre langue, disait Bachelard.
Et je suis presque d'accord.

Mais toi tu es un fleuve
 un grand fleuve
 un grand fleuve intrépide
 et violent.

L'Université a sa rivière
 poètes calmes et tranquilles
 sophistiqués distingués
 dînant dans les restaurants
 partant en vacances
 assistant à des conférences.

Toi tu es un fleuve
 qui s'écoule
où la nuit est la nuit contre la nuit pour toujours
où les armes ne sont plus les armes des armées

ne sont plus les armes
Toi tu es un fleuve intrépide et
fougueux
Toi tu es un fleuve
et ma liqueur
et ma sève
et mon sang
et mes larmes
te rejoignent et ton esprit coule
en nos esprits désarmés vainqueurs
Emportent nos orages
jusqu'aux Paradis rouges
et l'instant des fusils
et l'instant d'après l'instant des fusils
là quand les chiens qui aboient...
(on dirait qu'ils aboient)
mais ils crient à Dieu et l'Etat d'aller
se faire foutre.

En la sangre

à Momo, Maeva et Safa

J'ai dans le sang le joug des puissants, des Cisneros
nos Grenade, nos Cordoue,
des Andalousie trépassées après Aristote,
avant la découverte d'un riche monde,
ces reconquêtes périmees

J'ai vu des yeux plus beaux
plus grands que les miens,
chez celles et ceux qui
savaient dire ami

J'ai dans le sang des conversions,
toujours forcées, de la farce
ces traditions trop vite oubliées,
de cheptels qu'on dirait des chenils
et que les chiens me pardonnent

Je sais dire Avempace avant Iblis
quand je me garde des Sheitans
inventés au détour
de quelques phrases mal tournées

J'ai dans le sang la Méditerranée
ses deux rives et même ses îles,
J'ai dans le coeur Kazantzaki
son serpent et puis son lys

J'ai dans l'amour le sang qui brûle,
de l'ardeur à en démolir leurs murs,
à prier le Soleil qu'il se réconcilie avec le Ciel,
à prier mes frangines et frangins anarchistes
pour qu'à nouveau, Babel s'effondre.

Errance

à Benoît

Errante en boues fleuries des nuits brûlantes
par les chemins tissés de l'oiseau noir...

Quelle étoile assise sur mon regard
ne crève-t-elle encor tes yeux? Qu'enfin
sa brillance au loin se mêle à mon sang,
évanouï du souffle des aurores.

N'est-ce pas moi ces os jetés au vent
pour des collines empaillées au Sud?
N'est-ce pas toi, la chair escamotée
offerte au regard malicieux et plein
d'enfants, pendus nus à leur grand désert.

Cuivre nourri au cri d'oiseaux,
foudre folle à la trempe, nue
sous le Soleil,
ensanglantée.

Paumes pétries de goémons
jetées aux fours de l'Océan.

Sanglot des mains
jailli de l'embrun
vêtue, un manteau en terre bleue,
roche à trôner sur un nuage
mon ombre
à ton souffle emportée.

• • •

Soir qui s'effiloche à la pointe d'Anaël
ses juments d'écume abreuvant nos tempêtes
qu'enfin la mort des fées s'entrouve en arc-en-ciel
des chemins pour le jonc du brisant sur nos têtes
n'est-ce pas ton étoile à la fleur tout en haut
qu'une seule étincelle à la cime des eaux
cette joie dans la pierre à l'heure jouvencelle
nos rats en goéland pris dans ma fontanelle.

Amplitude des mots, caresse sur la plaine
l'errance de ta main à l'horizon me freine.

Sortilège

Sa chevelure noireude abrite
Des étoiles
d'un bleuté qui me fraude,

Elle,
m'a saisi au banc d'un rite,
Sorcière à l'horaire
qui me tاراude,

Et je n'étais plus qu'un gribouillis
Les cendres restantes
de son dernier sortilège
Cette nuit agenouillée
Cette grenouille endolorie

Les perdus

Ils ont des clous plein les yeux
et les poches
comme des pirogues
de contrebande

Ils cueillent leur os
à chaque ruelle
et reviennent des guérisons
dans la bouche

ils se disent les mots
si tu pars tu ne reviendras pas
Dehors
chantent les morts
Si tu ne connais pas la réponse

Tu ne reviendras pas

Le froid sais-tu
qu'il cherche quelque chose

partout

le métal des abribus leur répond
par des mots gravés
qui n'ont de sens que
qui ont perdu le sens

et les perdus se suivent

Vous étiez où demain?

sans se tenir la main
ils se suivent

se disent sans se dire

Des mots qu'on garde pour l'abribus

Je... Fu...

des mots comme des blessures

qui diraient l'amour et la haine

des griffures

Les perdus écrivent comme

chassent

les rapaces.

Songes dialogués

J'écris comme endormi
je veux dire en rêvant
en rêvant que je rêve
avec la main
avec le pied
avec tout un corps autour
je rêve mon rêve
je ne me regarde pas
on me regarde
et des oiseaux moqueurs s'invitent
des chiens à trois pattes
des chats sans queues
des navires qui vont volants
où la mer est ce ciel
et les nuages son écume
des enfants rieurs chantent des cantiques
que je ne connais pas
un monde qui se regarde être monde
me troublant à peine
si peu
que je m'endors encore en moi
ainsi je vais de rêve en rêve
et tes doigts se perdent ou s'égarent
au gré d'un fil indémêlable
j'aime à croire qu'ils discutent
avec les oiseaux
avec les chiens à trois pattes
avec les chats sans queues
avec ces navires dans le ciel
qui n'est pas le ciel
quand tes doigts ne sont plus tes doigts
et que ce rêve n'est plus mon rêve

Oraison de la très longue nuit

Père, Satan, maintenant que les voix se sont déchaînées et les clameurs ont commencé, ici, au pied de la porte des enfers mon âme s'abîme vers toi, pour te dire, je crois en toi, j'espère en toi, je t'aime d'un amour sans tristesse, gloire à toi Satan, maître des bêtes et des ensauvagements, je dépose entre tes mains la fatigue et ma lutte, les joies et les désenchantements de cette nuit qui débute, si mes nerfs m'ont trahi, si les pulsions bestiales se sont emparées de moi, si je me suis laissé prendre dans les limbes des passions tristes, pardonne-moi, prends pitié de ma trop longue misère, de mes infidèles litanies, si j'ai prononcé de trop belles paroles injustes à tes yeux, si la patience m'a tenu éloigné de ta rébellion ou si j'ai été la cendre pour un animal, pardonne-moi, je ne souhaite pas en cette nuit qui sera longue dormir sans avant sentir sur mon âme le souffle chaud de ta rancoeur envers le créateur, ta miséricorde envers ce qui est étranger à l'humanité, éternellement gratuite, je te remercie, pour l'invisible, le caché, le tu, pour l'enveloppante douceur de tes flammes, tu m'as gardé comme une louve au fil du temps qui échappe à son dieu, Père, autour de moi tout est bruit et colère, envoie l'ange de la guerre en ta demeure la terre, retends mes nerfs, excite mon esprit, vous les premiers à quitter le royaume céleste, accentuez mes tensions, inondes mon être de complexités et de chansons, veille sur moi Satan pendant que je m'abandonne en ta fureur comme un enfant dans l'eau belle de l'Erèbe, en ton nom Satan, que la nuit soit longue et chaude et je reposerai mon âme à la vue de ton Royaume, qu'ainsi soit-il... Amen.

Pluie de corps

Tu voyais les gouttes hors de ton corps
tomber sur un sol devenu ta peau
et ce nuage de rouille devenait ta pensée
dans l'entre-deux des fils barbelés.

Que d'impossibilité à être
à l'intérieur de ce toi
c'était la vie qui sourdait
te laissant ivre de la pluie
au milieu du chemin t'aimant
mais où je n'étais pas.

Nonnenfels ou le rocher des nonnes

Je voudrais m'asseoir las sur une pierre
contempler ma difformité en elle,
toucher son grain, ses hanches et ses cils,
la culotte ici de mousses amantes,

la pierre elle existe,

M'écarquille les mains des rêveries,
les yeux fermés par le jour déferlant
en la roche qui tiédit sous sa voix,
je fais silence et m'assassine en noir

reflet de la pierre.

* * *

Elle, est le sémaphore du dedans,
toi, le corps couché contre des os sombres,
tu ne regardes plus tes yeux mâchés
par ta main sur le recoin des mots fous.

* * *

C'est un océan ancien que la pierre a bu
elle en crache la lie et la parfumée terne
et souple couleur du sang figé des abus,
mémoire de navires errants peau en berne,

La pierre a bu et son chemin l'immobilise
en lisière des souvenirs, ses yeux tendus
vers le chagrin des départs et des nuits battues
contre la porte nue qu'un rêve fragilise,

Des larmes coulent aux joues de la forêt
indécise et seule à tenir la pierre gravée
d'une main de prière au temple versatile,

Et son regard s'est enfoui pour renaître fluide
porté par delà la fièvre de quelques druides,
morts de n'être pas morts à une heure fertile.

Songes de Marsault

à Margot

Murmures peut-être:

D'étranges volutes verdâtres affleuraient
à des langues dévêtues aux branches des prières.

* * *

Marsault:

Ces mains jointes en claie terreuse
meuvent une brune assoupie,
le silence immense aux bras de quelques fétus
a dérobé la paille heureuse,
un brin du vent enseveli
par d'anciens ligulés, et les graines ventrues.

Moite torpeur d'une automnale
couronne en ces hautes ténèbres,
ambre à mon ombelle éprise aux ombres des bois,
Émaillé de mes ensépales
un bruissement dans vos vertèbres
qu'emplissent en diamants, les simples et les rois.

Ô racines anachorètes
entre ces os mes ongles folles
pénètrent l'éreintée, doux fragments de la pluie
en mes sucs que vos yeux secrètent;
pénombre à nos pauvres corolles
de farigoules nues au tertre d'une nuit.

Spectre du boucanier:

Ombres vertes, rideau du Saule
 ses charades enchanteresses
 l'ombrage à sa coupe mes deniers d'infortune,
 grenouilles et autres drôles
 Glup, glup, d'oiseaux lâcheurs de fèces
 Dansent au feuillage qu'aucun homme importune.

Marsault:

Une cépée thuriféraire
 mon faix d'or, cinquante-six cartes
 au bulbe d'un fagotin, soûl à marigot...

Spectre du boucanier:

Mes vieux contes patibulaires
 ou ces deux chiens frères en Spartes,
 la flamme immense au sac de Maracaïbo

Marsault:

Rien n'a le prix des calentures,
 par ce côté-ci de la tombe
 mon doux laq à ton cou comme un hymne véniel.

Spectre du boucanier:

Ni même une cloche parjure
 sonnante au gibet qui m'incombe,
 n'offre si belle fièvre ainsi brayée de miel.

Marsault:

Amen.

Je serre contre moi

Je serre contre moi l'immensité
des petites choses
Je ferme les yeux
et les mots
en moi me font naufrage

Je ne suis plus cette tasse de café
 cette cigarette fumante
 cette chaise inconfortable

J'erre dans les contrées infinies du chaos.

Et je cherche le chien qui me conduira au prochain
chien et à l'ombre de l'humanité

Je ne cherche pas la boue qui me reverra parler aux cochons
le dernier néon avant la dernière danse
le sourire de la mort à son fard

Mais je trouve
et je trouve
souvent
le squelette d'un ami prêt à s'amarrer à son cirque.

La poésie de celles et ceux qui en ont plein la peau.

Par ci, par là
un Bonne Chance.

Éphéméride

De la feuille qui se détache
 la sève coagulée
 en des points noircis
 d'où suinte une
 aura sèche
sur les nervures taries
 fait apparaître
d'étranges constellations rougeoyantes
 sorties
d'un cosmos un peu ocre

Je tiens entre mes mains une simple feuille
 morte
Je tiens un monde encor.

Rires à la rue

Cinquième impasse,
 mélancolie Bar,
J'crache un mollard
 et pis j'me casse,
 j'me finis aux mégots
 m'termine à la bouteille,
Orpheline tristesse
 du billard à mille bandes
 j'attends pas cinq heures,

Tu m'apparus un automne,
comme une foudre sur la photo.

Pisse jaune-épaisse,
 léger graffiti
 alerté par l'bruit
Un chien se dresse!
 y'm'toise l'air de dire,
T'fais quoi là?
 une caisse de flics passe
 lente...
Puante derrière moi,

Tu m'apparus un automne
 mais il suffisait de dire hiver.

Et j'ai suivi tous ces éclairs,
 ce vent d'une beauté monotone.

La rue est une chanson
 l'chien aussi est beau
 et ton Christ-Néon
 mon incroyance
 et l'Calendar-Casino

Tous beaux
qu'importe
si ce soir
la beauté
et la déchirure ou
la poésie
peuvent bien mourir ailleurs...

Tu m'apparus un automne,
j'étais alors un peu stupide.

Depuis j'attends que tu fredonnes,
me sortant du cachot humide.

À c't'heure-là
y'a pas un bus
quoiqu'l'abribus,
y t'file un toit,
et même un lit,
un enclos
un plat
Et les flics repassent...
mise-à-la-rue,
dérive encore et,
Aube,
vomissures
yeux rouges et planeur
Et peut-être
le jour enfin avant ou après la nuit.

Quoi ? j'ai suivi tous vos éclairs,
qu'un vent d'une beauté monotone.

**Je fonde ma cause en rien
ou en ceci qui brûle**

à Mathieu

Nous sommes faits des songes,
dont nous tissons un feu
sur l'étoffe de leur papier.

Et ce feu s'en revient
avance sur notre corps,
marche sur la narration,
triste de la misère.

Je n'aime pas la paix des
laisses et des colliers,
des oui Monsieur,
ce langage cireux des sacerdoces
voulant nous impressionner.

Quand ce feu marche sur moi,
piétine ma face héritée
de la soumission à la fièvre,
sous des temps nouveaux
qui ne s'en iront qu'au tomber
de la nuit de trois jours
je sais que je ne sais pas.

Et nous venons ainsi
pauvres clochards célestes,
des profondeurs acratiques et
sans histoire,

quand nous écrivons pour ne plus écrire
comme pour saisir une arme et la jeter
un peu plus loin,
où nous entendrons murmurer la douce aspirine
des choses et des pierres qui n'en sont plus.

Qui possède la chiromancie des débuts régissants?

S'il faut croire...

Ils disent que je ne crois en rien...

S'il faut croire,

je crois la femme plus aisément que l'homme,
le chien plus facilement que la femme,
l'étoile davantage que la chienne,
l'obscurité plutôt que la lumière,
le néant avant l'absolu.

**Egregius, carrefour und
phronesis for nada**

Cendre d'un siècle finissant,
des singes expérimentaux,
nous lisant, nous bêlant, quelques travers mentaux
se regardant au fond des riens,
qu'hier l'abracadabrantesque
revenait dans leurs biens, toujours gargantuesques,

C'est notre os qui, heureux grésille
à l'amour le nom du naufrage,
un vers qui se tortille au cou de cet orage,
une flûte hantée par sa lame,
et le roi qui s'échoue sans coeur
en l'arcane sans fame, ou l'orée des rancoeurs,

Ce n'est jamais qu'un vieux réel,
tu leur parlas pour dans mille ans,
héritage cruel, doute s'assimilant,
qu'un fantôme un peu tiède et roi,
passé par le pandémonium,
jouant de l'harmonium, en chœur d'un feu grégeois,

Ce carrefour à chaque instant,
tes diabolos à l'horizon,
nos choix contre le temps, feront-ils la prison?
Tu n'as qu'un mot à nous offrir,
transis nous venons pour y croire,
aux abords de la foire où l'humain sait vomir,

Qu'enfin souffle Satan la nuit
pour que brûle l'éternité,
là pour noyer l'ennui, un peu l'humanité,
à l'accoutumée la poussière
a fait des corps parlant décor,
et c'est un sou encor, qui vendit nos prières,

Ô monde insensé de vos dieux,
la pharmacie ne suffit plus
pour se faire un adieu, pour refaire un surplus,
du décorum et de vos lois,
je n'en retiens que la folie
allant de bon aloi, à la coupe, à la lie.

Hommage à des chiens ayant pissé

à Maria

C'est l'Abyssinie.

Arthur se lassa des chiens venus pisser sur ses peaux.
Il prit un fusil et en tua quelques-uns.

Pauvres chiens.

Fusillés pour avoir pissé,
sur les peaux, du grand Arthur Rimbaud.

Peut-être

Le fabricant de jouets gît toujours à l'intérieur de ses jouets,
 j'ai compris que l'émeraude à sa bouche
 rejoindrait pour toujours,
 l'autre bout de l'ombre où nos terres sont plus brillantes...

Ne sommes-nous pas la pierre la plus simple?

Qui viendra saisir le vent contenu
 dans ce métal qui dort paisiblement
 attendant son glaive et l'ordre des tempêtes
 dans la prison de fer noir?

Ne suis-je pas la pierre qu'on a laissée là?

Nos plaies se fanent à des voix qu'on dit laiteuses,
 tes crocs satins plantés clairs dans
 la brume d'abandonnées toxines

Que m'obsède le temps si court, l'immédiat, les
 événements, et l'actuel, comme un chagrin sans
 dépression,
 un aigle les yeux crevés.

Mes noirs mots, nos ronces langagières ou
 la paille de nos couches introuvables,
 des nuits échues aux champs de flammes
 n'étaient peut-être,
 que rêveries assombries d'un charbon mis au dernier
 jour...

Dialogue d'hôpital

- Qu'est-ce que le ciel?
- La source de notre folie je crois...
- Alors nous sommes fous
de croire en lui?
- Tu es fous de croire en toi.
- J'existe et nous existons
qu'avec le songe et dans
le songe du ciel, c'est sûr.
- Tu n'existes que dans
mon songe et moi je n'existe
que dans le sien.
- Mais d'où vient la lumière bleue?
- De mes yeux!
- N'est-ce pas le ciel qui
croit être bleu et nous
qui habitons sa croyance?
- Un troisième fou surprit
la conversation et dit:
- Mais il fait nuit noire!

Olga

Olga j'en tremble,
soeur terre entière,
soeur serpent,
soeur bientôt,
Olga,
je reviendrai,
des plages en bord du néant,
lisière à la fenêtre des nuits,
la démagogie d'un astre rouillé,
premier alphabet des faunes,
pauvres sauvages
en la moiteur d'un jardin
de ma vie défaite,
Olga,
soeur lumière,
soeur errance,
soeur de rien,
Olga,
je reviendrai,
les haillons dans la poussière nue,
les pieds couverts du sang des aurores,
Olga,
je reviens déjà,
nous jouons nos prénoms,
à la loterie biblique,
et moi qui sais si peu
le nom des justes
satellites après minuit,
et le nom des lunes
après Silène,
Olga,
me renverse l'antan
des pleines joies d'aimer,
mon miroir crucifié

aux prémonitions défuntes,
et les yeux du diable
heureux que je ne sache rien,
pas même l'odeur
de ces images en moi,
armées de morgue
et des légendes enfouies
comme des mensonges d'août,
Olga,
me traverse un ciel maudit,
les traits de tes ailes brisées,
le plus bête des chiens
sachant mieux que moi
le mot amour
Olga,
qui pardonnera,
les plus simples choses,
et les premiers baisers,
quand l'espoir a fermé
ses portes comme une fleur
du mois de mars.

Fragments

Je suis ces fragments sur le papier

J'ai fui la nuit

et dorénavant

le jour de mon identité.

Je suis ces fragments,

fragments de folie qui me capte

fragments de songes qui me distraient

fragments dissous de la conscience plongée

dans l'arborescence

des confusions éternelles.

Mes mains ne peuvent cerner ma tête.

Et si j'essayais?

L'illusion ne serait pas brisée

Je tire les ficelles de mon pantin désabusé

je tire les cartes

Je sais

ce miroir contient un peu plus que mon reflet

c'est le journal sans événements de ma vie

La poésie,

ce corps et dès lors l'invisible pouvoir

de suggestion

de cette voix intérieure qui dit:

« Tranche, la réalité n'est pas ce que tu crois ».

Sanctuaire

à la mémoire de Lautaro

Qu'un grand lion noir
a posé sa patte,
sur ce monde étriqué.

J'raconte d'érèbiques transferts
amarrés à des marées
où nos armes nos drapeaux
resteront là sous l'anathème,
comme un vitrail de plus,
un treizième boulot.

Qu'un nuage transpiré,
dans la tête de Bachelard,
qu'un protothème ou dragon
entre mes mains mon rire,
insaisissable où ma tête
à bout du flambeau
crache d'impossibles rouleaux.

Quand je voudrais sourire
quand je voudrais soupir,
je vois des sanglots
dans l'averse de toi mon ombre,
Lautaro, Lautaro.

Tu vis par-delà les élémentaires fonctions
biologiques d'une humanité en
guerre incontestablement
permanente contre ses peuples,
tu vis pour ta mère, ta soeur, tes frères
en nos coeurs anarchiquement étoilés
par des taquineries bien à toi.

Minuit se lève sur le monde

Que ce silence
entre chaque orage est beau.

J'écris entre deux balles,
mes camarades s'écroulent
et mes larmes se confondent
au sang de mes conjugaisons,

Minuit se lève sur le monde.

L'espace au fond des étoiles
ne suffit plus à rien,
même les dieux s'en foutent,
et la mort soigne ma vie inutile
sur le nuage bétonné au sol.

Minuit se lève sur le monde.

Le pavé repeint en rouge
quand mon crack
a la couleur de leur soleil éclaté.

J'entends demain qui m'appelle,
je serai absent à la guilde des fous,
à la rencontre du feu avec la terre.

Minuit se lève sur le monde.

Elle, la Très Haute Ténèbre,
n'en veut plus de la tardive renaissance,
de la triste conjonction quand il nous faut
bien choisir, à l'heure d'un monde clos,
qui nous sommes en ce minuit
se levant, sur nos lèvres et nos enfers.

Et je m'agenouillai

J'ai la colère et le désespoir
des chanteuses de nuit

L'autre jour j'ai vu
une chienne défendre
férocement
le cadavre de son chiot

L'autre jour j'ai vu
un recteur cracher au visage
de tout un peuple
sa quiétude de petit-bourgeois
frustrée et pleutre

L'autre jour j'ai vu
ma main trembler et trembler
qui voulait écrire
mais ne pouvait pas écrire
une main qui voulait
crier

C'est que j'ai vu l'autre jour
un mendiant vénézuélien
fouiller dans une poubelle
sortir un pain rassis
et le partager en deux morceaux
égaux
pour lui et un pauvre chien
qui le suivait

Et j'ai vu le Diable et Dieu
en un seul regard
et mes jambes ont flanché
et je m'agenouillai
pour la première fois
des larmes
impossibles à contenir

Et comme dit Lucho Sanguinetti
comme disent tous les punks
comme disent tous les fous
la société nous rend malades

Demain j'irai gravir la montagne
comme toutes les semaines
et je ne parlerai plus
qu'avec le serpent
qu'avec le condor de passage

Demain je briserai mes doigts
chaque phalange au marteau
pour écrire la douleur
quand je vois sur les paumes posées ouvertes
à si peu de choses
qu'à cette poussière
se mêlent
des rêves sentant
l'origan
l'eucalyptus
la fève grillée
et les feux que l'on fait
avec les bouses
pour se tenir chaud là-haut
quand il fait froid

C'est décidé!

Dans mon lit n'entreront plus
que les livres les chiennes et les putes

Et mon amour je l'offre aux mauvaises herbes
aux rats des nuits des voleurs et des fous
à ces chiens déjà crevés porteurs aussi

d'une humanité-chienne

mais plus jamais

non plus jamais

à la rose ou au jasmin

plus jamais

à la fée

à la muse

plus jamais

à ton ciel

à ta terre

plus jamais

à mon rêve ou mensonge

épargné par le temps

qui vous savez

n'épargne rien ni personne...

Edmond

...Acte numéro 29. décédé le 25 octobre
à l'âge de 84 ans...

*Comme tout néophyte dans la même situation
j'apprenais que le nouvel hospitalisé se
trouve dépouillé de ce qui avait jadis pour lui
valeur de certitude, de satisfaction ou de
protection...*

Je m'en viens vous conter
le cénobitisme
des âmes simples et anéanties
de la santé publique à la charge
de l'indécence et du mépris...

Tous les jours je me souviens de quelques oubliés
car on meurt une seconde fois de l'oubli, dit-on
Tous les jours le monde moderne ses raffinements
tous les jours un dieu naît
une joie se meurt
tous les jours un dieu meurt
une joie renaît...

J'ai fait mon temps
t'as fait ton temps
t'as tiré trois ans
j'ai tiré trois clopes
t'as tiré le fil jusqu'au
monstre dans le miroir
un jour de pluie
le minotaure des parlers
schizophréniques
entre deux inspections de chambrées
qu'on se disait

premièrement
ils ne trouveront pas ce qu'ils cherchent
deuxièmement
les meilleurs boxeurs n'ont jamais mis les gants
troisièmement
mais attention elle arrive...

T'as pas une clope?
T'as pas un gâteau?

*On découvre alors combien l'idée que l'on
se fait de soi se trouve vite remise en question
lorsqu'elle est brutalement privée de ses...*

Adieu poussière d'individus
Adieu poussière d'individus

Il s'appelait Edmond.
La première nuit du premier visage.

Dans la nuit l'agneau que l'on promène
dans une panique morale déguisée
en limousine crépusculaire déguisée
dans une ambulance

C'était la nuit, Edmond...

Rien de ce qui est inhumain ne m'est étranger
et nous boufferons des samizdat au petit déjeuner

Diazépam pour calmer les nerfs
Cyamémazine pour anéantir la fureur
Aripiprazole pour donner le coup
de grâce à la folie
Escitalopram pour éponger la tristesse...

Ode à la joie. Rideau.

Dans la nuit Edmond
 c'est un rire
 une langue liée
 des noeuds de crocodile
 une émincée
 par les années cachots
 par les étoiles de travers
 d'un ciel
 dans les chaussettes
 et les chaussures usées
 par d'autres plaintes
 d'autres bétons ensemencés
 de nicotine
 la cour répétitive
 fleurie aux mégots
 des baves blanches
 couvertes
 du pas des fantômes
 se reflétant dans l'oeil
 d'Edmond

Il s'appelait Edmond.
 On meurt une seconde fois par l'oubli.
 Je l'ai déjà dit.

Edmond
 la peur et le combat
 dévêtus par le cri
 des anges
 et ces colombes que l'on
 amadouait avec les miettes
 de nos misères
 et elles venaient ces colombes
 nous saisir
 comme des frères
 Quand

Edmond criait les
 dernières grêles de son jour
 et que la petite infirmière méchante
 nous menaçait du
 « si besoin »
 Quand...

Autour d'Edmond
 les arbres saignaient
 l'exubérance des vieux jours
 les pierres roulaient
 d'avant en arrière
 et d'arrière en avant
 s'essayant à d'étranges créneaux
 et les feuilles de l'automne
 se changeaient
 en d'infinis déserts de dunes
 où
 les belles infirmières se plaisaient à me chercher
 ainsi que les hérissons nous pensions

Et ça faisait rire Edmond.

Qu'on dînera des ersatz chaque fois
 que vous effacerez les taches de sourire
 dans vos corridors aseptisés
 Rien n'était plus beau
 que le silence en sourire d'Edmond...

Edmond c'est le petit drame à chaque ruelle et les doigts
 jaunis
 par le tabac
 Edmond c'est un bonnet noir
 au nez des semiomanes
 Un bonnet noir au nez de la littérature
 Edmond c'est un rire
 Edmond c'est un rire un bonnet noir et

le rire de qui savait rire.

Adieu mon rire. Adieu le bonnet noir.
Adieu l'ami.

Ni plus ni moins

à Canserbero

Chaque nuit je m'en vais
mourir où nous vivons
nos conspirations et
nos respirations fédérées
par le bruit des masses
et la rumeur des jours après minuit

Ce sont des mains pleines de nos ténèbres
adolescentes qu'un éclat d'anarchitectures
enténèbre d'un peu plus
de fleurs impossibles

Et des murmures dansaient dans le ciel nocturne
que je ne regardais plus depuis longtemps

Un vieux phénix noir est passé semer des
cendres encéphaliques et des étincelles
de morts innocentes dans mes yeux

En ces nuits pleines de nuit quand je t'aime
et je t'accompagne
la poussière de toutes les couleurs
et la cigarette en cachette
tordue comme un conte de Valdelomar

Mais tu savais le devoir
qu'on apprend des marginalités
ne léguer que ce rien et à personne qui plus est
et bonne nuit le quartier, Benito et Fernando
reposent dans la paix des histoires inachevées

Mais tu savais la peinture est une histoire
 sans commencement ni fin disait l'indien
 dans une histoire de Jack - Oui -
 et je repeins tes yeux verts comme des
 variations sur l'espoir sans commencement
 ni fin

Le noir des pupilles a toujours été pour nous
 un abîme
 ce vide à l'intérieur nous avons appris
 à le composer de fossés et précipices
 mais les cordes à mon arc ou ma potence
 sont aussi nombreuses que les tiennes
 les leurs
 une vraie toile d'araignée

Le français a encor besoin
 qu'on lui impose avec autorité
 quelques répétitions
 à la manière d'un Willie Colon
 tes yeux tes yeux
 ta mort ta mort tes dents tes dents
 et toutes tes molaires gardiennes
 de tes catabases
 improvisées en dedans du coeur
 dans ces catacombes
 avant l'odeur de plomb
 de ces matins trop chauds
 loin du ciment déchu
 de la tour qui refuse
 un semblant de flamme et
 pourtant s'effrite
 refuse de s'agenouiller et
 pourtant s'effrite...

Nous ne sommes pas plus qu'une autre bête
Nous ne sommes pas plus qu'un autre monstre
Nous ne sommes pas moins qu'une autre vie
Nous ne sommes pas moins qu'une autre mort
Nous ne sommes pas plus qu'un autre fou
Nous ne sommes ni plus ni moins qu'un animal
dans cette cage que vous appelez humanité.

NI MÁS NI MENOS

Véritable histoire du berger menteur et du loup

à Quidora

Un jour on m'a dit:

« La vraie histoire est celle-ci:
Un loup qui était plus taquin que les autres
s'en allait taquiner un berger un peu seul
un peu triste
vraiment seul
et le loup se cachait quand le berger
criait:

Au loup, au loup!

Et on le traita de menteur.
Mais le loup était taquin
et il revint jour après jour
tant et tant qu'on le traita
le berger menteur
de menteur mille fois.
Et le berger criait tant:

Au loup, au loup!

Qu'un jour
on ne se contenta pas de le traiter:

Menteur menteur menteur

Qu'un jour
on alla pour se débarrasser de lui
je veux dire
ses voisins voulurent
le tuer
et s'en allèrent bien
déterminés
à en finir.

Mais le loup qui était pas loin
alla quérir toutes les têtes de sa meute
pour leur dire qu'on allait tuer le berger moqué

Et les louves et les loups ont beaucoup ri
mais sont finalement venus
pour sauver le berger moqué

Les voisins furent dévorés et le berger offrit ses biens aux
bêtes
ainsi que les biens de ses voisins
car ils n'en avaient plus besoin.

Ainsi le berger menteur qui fut moqué
n'était plus seul n'était plus triste
il est parti depuis
dans la forêt
avec les louves et les loups. »

Et puis ensuite j'ai entendu:

« -Arrêter leurs mensonges avec des preuves et des vérités
bien établies

prendra du temps
que nous n'avons pas.
Plus rapide c'est de
fabriquer un mensonge contre le mensonge.

-Si on fabrique des mensonges
contre leurs mensonges
alors, d'autres chercheront les preuves?

-Oui, pendant ce temps d'autres chercheront le loup, je veux
dire des preuves... »

Une fois, une autre encore plus intelligente a dit:

« Dans la nuit ils courent tous après ce loup
mais ce loup est blanc dans la nuit
on le voit bien
il n'y a que lui pour se croire
noir. »

Je rêve

Entre quatre murs
je rêve
d'un monde sans murs
je rêve
d'un monde fait de ponts
je rêve
d'un rêve sans frontière
pour le rêve
je rêve d'une planète
qui s'appellerait:
Poésie.

Fleur tout de même

N'es-tu pas à la vie
comme ces pâquerettes qu'un enfant
arrache pour éprouver
la force déchirée
et l'instant du rire
et des fossettes aux joues qui se gonflent

 pleines
 de toute l'envie

La terre te sait partie,
 qu'une main est passée
voilà ton enfance cueillie
 et avec elle l'odeur d'un
 espoir
 inoubliable

 te revoir
fleur tout de même.

Son mensonge

Il disait
 n'être rien
 Qu'un chien une louve
 Qu'une flamme à l'intérieur
 et l'ombre qui couve
 l'écorce d'un rêve à l'orée d'une autre vie
 Il confondait souvent
 un songe et
 mes désirs
 Comme un idiot
 il trébuchait de son
 trottoir pour tomber
 le temps d'une illusion
 dans l'espoir
 d'un océan de craies
 sa lumière enfantine
 Il disait
 à ton cou je vois la serpentine
 dans tes yeux le saphir qui fait
 l'aura des lunes
 Par ta peau le démon
 dessinant quelques
 runes et autour de toi
 peut-être
 les cailloux les plus fauves
 auront la vie
 des héros qui se
 métamorphosent
 Il disait
 confondre les marées et les mots
 on oublie vite à faire semblant
 Que de maux dans son regard halluciné perdu
 sous la terre

Il rêvassait

faisant grand cas

de leurs mystères les dieux

l'avaient choisi pour qu'il

n'en choisisse aucune

Il hurlait

qu'aimer absolument

sans lacune

sans fortune

Revenait à haïr par la foudre et les bêtes

Puis il ne disait plus rien

évitait fêtes et néons méditant sur

les anges en feu

En silence il délirait

Saint Augustin est Dieu

Dieu est Saint Paul

Allez crève fils de putain

Qu'il ne disait pas

agitant un peu ses mains comme

pour chasser les fées qui

l'incendieront bientôt

Il mentait

demain oui

les oiseaux tomberont

par milliers

et je ne te comprendrai pas mieux

Dans ma poitrine l'oiseau se tord

qu'un monstre

plus vieux

Il mentait

Comme lui ma faute et

ma chute se confondent

Il mentait

encore c'est la nuit

qui l'inonde

Il ne m'écoutait plus

ou si peu

que parfois

Il répondait

tu as le mauvais rôle

ma foi a brûlé tes fleurs et
tes baisers

Qui suis-je ?

J'irai me dévêtir pour réveiller en toi
la stryge

Je ne l'écoutais plus
son mensonge est beau
son mensonge est une cage

**Qinaptinsi Quillas ripukun
chinchaysuyuman ou
La reine du couchant**

*Ñuqallayqa kani
lluqlla mayuchallam
llakinta wiqinta
kuchun kuchun apaq
kuchun kuchun tanqaq.*

Lluqlla mayu, Abilio Soto Yupanqui

Je sais que tu es
un fleuve tumultueux
qui ses peines qui ses larmes
de coins en recoins emporte
d'humble en humble m'apporte...
Qinaptinsi Quillas ripukun chinchaysuyuman
Y pa l'Norte Luna se fue...
Qu'ici j'échoue à te dire
les mots s'en vont et ne reviennent jamais plus
Qu'ici mon précipice
a volé mon rire et ma voix
J'ai dans les mains
les couleurs de parfums
venus chanter
Si j'ose je dirai sans le dire
la lilium regale
la chantefroide
la tanaïs
la prêle
la moly d'Ulysse
la pâquette des
champs d'ici
la dinandière

la paramale d'Ursula
 sa courle
 mes roussemortes
 mes plumettes tachetées

Je tendrai vers toi mes bras vides
 à mes côtés
 le loup dira
 la fausse morgeline
 et le cormier
 le chien dira
 la simphines et la morille
 le héron dira
 le pin et le petit dragon
 le cerf dira
 le chêne et
 le cœur de Marie ensanglanté
 Le pivert dira le loup et
 la noire cigogne le chien
 l'aigle dira le cerf et
 le héron ce feu à peine
 murmuré
 Qu'ici vent est passé
 et l'abîme ailleurs des mots
 n'est plus
 qu'un champ de fleurs
 à l'instant le plus beau.

Foudre

Pas d' nuit à l'hôpital mais dans un labyrinthe

Crypte, VII

1.

C'est la pluie qui s'échoue où un millier de gares
 enfante une rivière en ce miroir éclos,
 le soupirail des nuits d'un crachat nous égare
 à l'heure du retour sonnant comme un enclos,
 nos pieds et poings liés à la glaise et aux pierres
 parcourent l'étendue d'un béton déjà rance,
 la ville s'insinue de sa fin dans l'arrière-
 boutique des égards maquillant nos errances,
 C'est le sourire en plaie de notre aurore éteinte,
 le pas léger d'un fluide ombragé ancillaire,
 ces tristes raturés bricolant des étreintes
 dans un bouquet de clous riche d'aucun salaire,

Et puis...
 (et puis...)

C'est le mensonge d'un pendu,
 un loup déguisé en clébard,
 l'âme grisée d'indéfendus
 au seuil du nuage d'un bar,
 C'est la chute dans la nuit-fange
 et le nigredo qui affleure
 au détour d'un mélange étrange,
 un All Apologies sans fleur,
 le feu-ombre d'une bougie

calme qui sait quand tu l'effleures,
l'erreur finissant sans logis,
C'est la dernière fois toujours,
les pions ne voient jamais leurs dés
ni les orages les beaux jours,
un simple coup ne peut aider
qu'à abolir un vieux diable,
j'ai marié les enfers à l'eau
trop chaude pour être agréable,
pour vous j'agite mes grelots,
d'inconsumérables sigils,
des chantiers intérieurs sans clé
et des charades dans l'argile,
goût d'évangile recyclé,
C'est l'oiseau de malheur muet
qui dicte pourtant la main gauche,
ce beau démon en moi muait
quand nos yeux viraient à l'ébauche,
quelques débauches sans le sou,
le valium des nuits Pizarnik,
ces fantômes qui dansent saouls
Tyrone, Layne et puis la nique

2.

Il paraîtrait qu'un fou existe encor dans l'oeil
de l'allumette ici, dans cette humble caverne
menant une bataille à des ombres de feuilles,
d'étranges mouvements devant ces balivernes,

J'enterre à même l'étoile,
mon morceau de ce pain
les rimes d'un sapin
qu'un cercueil ou simple toile,

Des lettres dans la prison des rois,
ma pièce rattrapée
et le Bolivar qu'on a bradé,
Ta main sur la paroi.

3.

J'irai chez celui né des larmes,
où mes trois mille soeurs en choeur
riront de mes trop pauvres armes,
J'irai repêcher ma rancoeur,

Le passé est âgé
il est celui qui dit la fin
l'ange de la nuit, fée
d'un futur incertain où faim
et pénitence se rencontreront.

Il y aura elle.

Et les nuits se tairont.

Vous savez de mes bagatelles,
le chien et son collier
la toile et l'araignée

4.

J'emprunte seul le chemin d'or de quelques bêtes.
L'ensauvagement s'impose,
l'ensauvagement est la règle.

L'ami disait

On arrache pas sa tache au jaguar ainsi,
ce Grand Animal disaient les Guayaki.
Je sais le double-canon et ta forge en moi,
ton regard qui brûlait leur foi, leur loi, leur roi.
Je sais ta cage et ton regard qui te consume,
l'absence d'un dieu et l'épée que tu assumes.
Je sais tout ça. Si tu dois frapper le premier...

Que de mots sur le papier.

5.

Une arnaque on m'a dit,
continuons nus,
Tu sais des maudits
comme eux de l'ingénu.

On refera pas,
les paranoïas
du roi mat Rousseau,
d'Hölderlin en haut
de ce doux logis,
nommé bourgeoisement
du beau nom de folie,
Je vous dis que je mens.

Tu leur diras que je rentrerai tard,
l'odeur ne m'inspire que mépris du hasard.

L'éclair, sa photo, braquer l'horizon
avec un couteau, style polisson,
vos scolarités comme une effraction,
Nous dégueulerions, vos écrits rités
d'université, si nous n'étions pas
à deux pas du trépas.

On dira les manières,
ma main en rigole parfois.
Qu'une vil fourmilière
n'offrant que des lambeaux de foi.

Il faudrait défendre ces ruines...
Ces ruines qui parlent la bruine.

6.

Divin inengendré,
n'offrant que des nausées.

Je parle pour dans quelques fins,
les années qui virent au feu,
les barricades des défunts
et le chagrin du boutefeux.

Je parle à mes sœurs.
Je parle à mes frères.

Pour vous je fais des braises la douceur,
ne sais qu'en rêve cet itinéraire.

J'attends des chiens guerriers,
je n'ai que ce terrier
le rire de Kafka
mon sang comme un fracas.

Tous ces peuples en nous discutent
des sept nations et du sable des morts,
de fantômeries qui percutent,
les vieilleries d'une simple Gomorrhe.

Je suis las.
Des signes, des mots, des images.
Qu'un présage,
d'autres diront l'apostolat.

7.

Quel est cet enfant vu,
en remontant le fleuve?

Je t'ai parlée de pirogues inaperçues
du soleil vert auquel, dérouté, je m'abreuve.

Moi j'ai, la Bible au chevet.
L'ennemi dans mon lit,
cauchemar inachevé
de nos songes avilis.

J'ai, tes clartés en armure,
Ton courage et la chanson.

Les peines d'Arauco se murmurent
de tristesse en tristesse à l'unisson.

8.

Entrez donc en Caïnie,
Tonnerre est un bon apôtre.

Je vous ferai des pharmacies,
de l'enfer, la cause nôtre,
tu sais du déicide,
de ces humanités,
je sais des parricides
comme des mendiants célestés.

Il va falloir finir le travail.
Je veux dire.
Pendre maîtres et dieux aux tripes du bétail.
La maudire.
Elle, la bourgeoisie.

9.

J'enfile pas des ailes,
par plaisir.
Ou fuir leurs sentinelles.
Rien à dire.
Monsieur l'agent.
J'ai pas d'argent.

Qui aura le pouvoir?
Qui fera illusion?
Quand viendra l'effusion?

Je n'en sais rien, je suis là pour voir

Que feront-ils des cages
laissées là en naufrage?
Nous mettront-t-ils dedans?

J'ai mis ma main sans dent,
au feu pour brûler l'or
ou sa chaîne trop vieille.

Je hais le matador,
pourtant je le surveille.

10.

Qu'on ne vienne pas nous parler de coq
rouge ou noir, Parti du Venezuela, la coque
à ses trous, et l'auteur bois comme un trou.

Vous avez ce besoin de lecture?
Permettez-moi cette moquerie.
Je lis peu. Préfère la fracture
à mes ratures, sans duperie.

On parle du reste?
La cyamémazine pour dormir
et le reste n'est pas en reste.
S'il faut dire.

Si l'Homme n'est que chimie,
j'ignore la chimie.
L'humain m'est étranger.

L'affaire n'est-elle pas réglée?

11.

Deux tickets s'il vous plaît!
Elle n'a été dehors que neuf mois.
Ô Très Haute Ténèbre appelée,
veille sur la pétroleuse en moi.

Que dirait le Saint Père?
L'oncle Satan?

Que sont ces prières
si c'est la Terre qui attend?

Ô mère...

Vois comment ils tuent l'innocence,
du Jourdain à la mer.

La porte d'or, son obsolescence.
Que d'antiquités vaines!
Tes textes, leur essence,
ont le poison en moi, ces veines...

Les coquelicots ont germé
au milieu des nations armées

12.

Hôtel pris pour la perpétuité.
Les touristes, ma Barcelone morte,
bientôt cent ans que mon pays s'est fait buté.

Les révolutions ça s'avorte.

L'architecture globale de la guerre et du contrôle...

La plume n'est pas tombée très loin
du cadavre d'un ange.

Tu as dans tes mésanges,
les cheveux du milouin.

J'ai la pierre et l'oubli,
du père l'établi.

Nous continuons à être dangereux.
Nous qui muons.
Nous qui savons de ces feux malheureux.

Et les vents de ces peuples,
Ne bruniront pas.
J'ai l'immeuble et le pas.
Plomb qui repeuple.

L'athanor et le cran d'arrêt.
Vous saurez des nuits des voleurs,
il paraît.
Nous anticiper.
On verra nos cartes et on verra les leurs.

13.

On m'dit souvent,
tellement tu vis dans le turfu
que tu préshotes celui qui ment.

Amour, toi qui fut,
le sel de mes cantiques.
Aujourd'hui je te renie.

Trente-et-une manière ou le pari quantique.
Mourir n'est pas encor ce qui, fou, me manie.

J'ai des possessions
de possessions en poche.
Des professions.
Qu'ils disent les fantoches.

J'ai la panoplie et le grand laboratoire.

Viens me voir au prétoire,
t'y veras aucun chef.
Et je sais Joseph, Joseph.

14.

On m'dit souvent,
tu es si idiot que tu ne laisses jamais,
personne venir en ton prétentieux couvent.

C'est vrai.

J'ai du ninjutsu,
le verbe accroché à ma pénombre.
Je lis pas Sun Tzu,
J'observe les facéties de mon ombre.

Il fait chaud ces temps-ci non?

15.

On m'dit souvent,
c'est Goethe ou Méphistophélès?

Libre dans l'air comme ton vent,
on me tient néanmoins en laisse.

J'ai vu vos représentations factices seules
et désarmées devant un simple éclat.
L'Error 404 devant mon linceul.

Il est proche le glas.

Mes phases en flyers tractées
par des molosses mal lunés.

On sait, la nuit qui arrive et
nos yeux, sur l'autre terre sont rivés.

16.

Pour celles et ceux qui naissent pauvres,
aller de rien en rien
c'est le quotidien qui se vautre,
c'est le sourire vaurien.

Et l'amertume en fer
de la foudre,
se méfie de la poudre,
d'une odeur qui veut en découdre.

Mon briquet me dit que je suis un grand désert.
Mon ombre se moque un peu quand cela dessert
et la cause et ma ronde et le Grand Carnaval.

17.

*Toi la flamme que tu allumes
au creux d'un lit pauvre ou rupin,
Pour tes péchés que tu n'assumes
que sur la toile avec satin.*

Qu'un regard vers l'étoile est né
où je ne crois qu'en mon aîné
feu renversant l'humidité
de mon chagrin l'humilité,
qu'une alchimie d'un grès solvable
sous un nigredo imbuvable...

18.

Offrir son âme, c'est la belle affaire!
à qui et pour quoi faire?
à l'orée de mes trois furies
je sais d'un drame farfelu,
de celui qui rit sans bien lire,
et des pharisiens qui ont toujours, mots pour nous dire.

J'ai, le passe-droit des grands cerbères
et je suis un partageur,
entrez donc, en nos tanières,
Ne vous laissent-t-ell' pas songeurs?

C'est au tour des limbes,
de Simon le magicien,
d'une Mary Read,
la fin de la rime
le squelette et la carlingue

19.

*La mère de toutes les sciences c'était elle.
Qui me précédait.
Je l'ai apprise sans mensonge.*

J'ai choisi de m'agenouiller.
Ô Pandore ou Lilith,
Chiara ou Marguerite,
Je n'ai que pierres pour les fleurs.
Et les dieux et les rois.

Il me faut un visage féminin pour renaître.
Le seul serpent dans l'histoire.
Qu'un Icare en noir repeint.

J'en reviens à mes calculs,
Aux "Quand est-ce que t'articules?"

Je ne regarde plus le soleil dans les yeux,
sans l'insulter et me répandre en poudre aux yeux.

Je sais que je ne sais pas,
ce que vous voulez savoir.
Mais je sais d'autres pouvoirs,
de sorcelleries au cas
par cas, d'arcanes qui n'existent pas.

20.

Les animaux se passent un rire.
L'écoute, nous l'avons apprise.

Des nerfs l'emprise, nous l'avons juste prise
pour en faire des barbelés dans leur empire,
un enfouissement terminal feint.

Ce bel ange né de la nuit qui dit la fin
n'est jamais vraiment ni mort ni vivant.

Il sait faire semblant. Jouer du châtiment.

Et toi tu m'as dit ne dis rien.
Et tu avais raison.
Le chien a ses raisons
que le collier ignore.

De rien.

21.

Ô monde faux des puissants.

Je vais dire,
l'ouragan ce sont les masses.
Moi j'avance à la ramasse,
qu'une mouche m'a piqué,
j'ai le film d'Avempace.
La cité pue l'Homme.
La cité pue la merde.

La stratégie pour l'isolé. Je l'ai.

22.

Qu'une pénitence de quinze ans.

Pour forger cette Arcane nouvelle
j'enterre l'Amour de faux-semblants.
Mer de vos trop vieilles caravelles.

Tu disais,
j'aurais juste aimé te parler.

Et la peur,
belle et triste, ma sœur.

Ces mots te léguant:

Les meilleurs boxeurs meurent,
sans avoir jamais mis les gants.

Un coup d'œil dans la panse.
L'enfer suivra en existence,
cette humanité. Je le sais.

J'ai trépassé en avance,
changé mes yeux passés.

Vanitas. vanitas.
Mais.
T'as le full et les as.

Mon édifice entre tes mains.

Qu'il reviendra bien assez tôt,
ce demain.

Déteste-moi plutôt.

23.

Je dis Chiara ou Marguerite
comme on dit un Héphaïstos,
un Luzbel. Les mots sont des rites.

Ici, c'est un cas soc'
qui poétise.
Les frasques,
la tise,
les flasques,
les milligrammes...

D'Ulysse la rame.

24.

L'histoire est le domaine du risque et de la tragédie.

Disait l'ange de l'Apocalypse à cet enfant assis
là où les plaines de Pluton
offrent un peu de paix.

J'ai le magma facile
l'appétence à tes cils.

Qu'on me foute la paix.
J'en ferai la tombée
des anges du commun.

Prends ma main.

Camarade il reste à faire.
Et défaire, et défaire toujours.

On commence avec quelques pierres,
et on finit par la charpente.

Pas l'inverse.
Mon ami qui sait des nuits et des jours.
Surtout des nuits d'averses.

25.

L'exosquelette sur la table,
oreillettes dans le cartable,
entre DGSI, Mossad,
ça fait longtemps que l'on me prête un air maussade.

Désormais j'vise la forteresse,
trois bastos comme un certain vengeur.

Je vous laisse à vos paresseuses.

Je connais le jeu,
Moloch ou le mangeur,
l'État et ce je.

26.

Le roi des poètes écrivit un jour:

*L'imagination humaine peut concevoir, sans trop de peine,
des républiques ou autres états communautaires, digne de
quelque gloire, s'ils sont dirigés par des hommes sacrés, par
certains aristocrates.*

Je n'ai jamais croisé
de ces gens-là.
Ni sacrés ni aristocrates.

Nous qui appartenons seuls à la nuit obscure
le savons.
La brûlée nous l'a dit.
L'âme libre par ses quatre quartiers,
ne craint plus aucun châiment.

Plus simplement.

Ne faisons plus aucun quartier.

27.

Jim,
on peut parler du roi-lézard.

Mais pas aujourd'hui.
Laisse le Whisky bar
où il est, tu m'suis?

Je sais qu'elle était bonne
l'ami.

Connard.

On est loin du phare.
Tes ailes à terre
ont la couleur des cimetières.

T'as posé les yeux sur Belzébuth, c'est trop tard.

Fantômes, taisez-vous.
Folie, tu m'avoues.

28.

Les simples n'ont pas l'prix
des je t'aime en retard.

L'orée de la forêt, le fard
des pénitenciers appris,
c'est un bon endroit pour mourir.

Ces pages, le lieu majestueux pour y pourrir.

29.

J'sers à rien.

Pire.

Pour qui sait lire et réfléchir,
je suis littéralement inutile.

Pardon.

30.

Il y a des dieux aussi
dans les mauvais temps
les mauvais tirages
les mauvaises mains
les mauvaises guerres
bien sûr
ils ont brûlé
tous nos vaisseaux
offert l'avenir à cet ange
contrefait
que reste-t-il d'un destin
tenant
des dernières pulsations du plastique
dans nos poches
de l'efficace parfum des feuilles mortes
dans la forêt de signaux qui nous anéantit
quand l'Éternité d'un joueur de cordes
vient visiter Newton
dans la tête de Stig Dagerman
où l'amirauté n'est plus
qu'un chapeau vide
qu'une perruque sous la photocopieuse
il nous reste sûrement
ce presque rien
ce rêve d'une canaille
sous le fer des hivers
de voir périr des géants
par la main des mille mains
et l'océan ne porter
que des songes vivants
à hauteur peut-être
d'une épaule

31.

Sur ce chemin j'étais l'absence,
pourtant j'roule avec toi
dans la poussière ma présence
se rêve encor en cette humble foi.

Mets le feu au monde.
Si tu veux.
Tu as ma main.
Mon briquet. Mes yeux.

Rentrer chez moi

- Bonjour.
- Bonsoir...
- Qui êtes vous?
- Je n'sais pas...
- Où allez-vous?
- Nulle part...
- Vous vendez quelque chose?
- Rien...
- Alors?
- Alors quoi?
- Vous allez où?
- Je vous l'ai dit, nulle part...
- Vous ne travaillez pas?
- Non et vous?
- Je travaille vous n'avez pas remarqué?
- Où irez-vous quand ce sera fini?
- Quand ce sera fini quoi?
- Votre travail...
- J'irai chez moi...
- Chez vous?
- Oui, chez moi...
- C'est comment chez vous?
- Très bien, très bien, mais...
- C'est loin?
- Vous voulez savoir quoi au juste?
- Vous n'aimez pas les questions?
- Comment?
- Je veux vous accompagner...
- Quoi?
- Chez vous, quand vous rentrerez...
- Qu'est-ce que vous me voulez?
- Rien je veux apprendre c'est tout...
- Apprendre quoi?
- Comment c'est de rentrer chez vous...

- Hein?
- Pour savoir comment faire la même chose...
- La même chose quoi, rentrer chez moi?
- Rentrer chez moi, oui...

Feu

Si les mots étaient la pluie de météores
la parole accoucherait du grand incendie
ils ressemblent davantage à ce pavé
jeté dans la mare
ils s'usent d'être jetés comme ci
ils ne s'usent pas d'être jetés comme ça
qu'on pratique l'accumulation
qu'on en fasse l'emprunt
qu'on les vende au rabais
s'insinue toujours en eux
comme une coquille dans une coquille
on peut tenter l'hypergamie langagière
ou bricoler des archipels sans foi, sans roi, sans loi
nous avons l'instinct de constellation
l'ancre est en cette région du monde
qui meurt et renaît sans cesse
dire l'humanité est un passe-partout
il y a être humble comme Atlas
et il y a être humble comme Argos
bientôt on oubliera la possibilité des premiers chants
l'histoire s'invente des péripéties dans la glaise
la domestication de la grenouille stagne
nous en verrons d'autres disent les marchés
c'est ainsi par ici
le bruit prend l'odeur de l'essence
on recense assez peu d'accidents
il faut faire avec des jerricans de mots d'ordre
de slogans, de bondieuseries, d'ergotages
comme le brouhaha de Big City
je veux dire il faut faire avec nos menottes brûlantes
qu'on ne peut pas dire peopolisation
nous sommes des statues dans les yeux du mensonge
guère plus loin un fémur leur sert de flûte
demain se vit là-haut comme la conjuration du même

mêmes tripes de vautours pendues aux réverbères
même soucis sourcilleux de la dynamite
même or sous la terre
on retiendra les devises pour les touristes
qu'au moins dans les cimetières
les os et les mots se mélangent
et pourrissent ensemble

Détour inutile

Roule la pierre,
les yeux du monde dans l'interstice
sous nos peaux d'épouvantails,
l'informe formant
nos regards dans un ruisseau commun,
on se jette la boue à la figure,
les étoiles ricochent
sur les uniformes et
les jouets pour enfants,
on baigne ça et là,
ça se ramasse dans les deux sens,
l'inconsolable nous oblige,
quelques rivages de liberté,
l'équation qui divague,
un programme onirique minimaliste,
l'avenir affiche pourtant complet,
le futur a des airs de has been,
hier on a vu,
passer les athlètes de leurs jeux
olympiques.

Fragment d'inespoir

Tu disais merde au monde
à leurs dieux, leurs statues,
à ces larmes de pierre
au regard qui s'est perdu.
L'amour n'a pas de sexe.
L'amour n'a pas de corps.
La caresse est à l'âme
ce que la lumière est aux astres.
Quand nos regards défont
le précipice des mots,
les ailes à ta bouche
ont les intraduisibles des récifs,
le frisson des fredonnés,
tous les sourires enfantés
par les sangs mêlés
de la terre et du ciel.
Tu disais je n'y crois plus,
à quoi bon le rêve,
si la haine a la vitesse
et le silence l'odeur du plomb,
je pourrais m'éteindre ici,
laisser passer le siècle,
ça et là t'attendre,
d'étincelle en étincelle.
Tu disais pars devant,
ma prière va aux fleurs,
aux tendresses qui soignent,
le parfum de ces heures.
Tu disais merde aux rois,
les lois, la foi, la misère,
leurs yeux n'ont d'autres tombes,
que les avenir d'hier,
que le chagrin des mères
toujours recommencé,

que ces livres nous tenant froid,
comme ces chiffres en armure
qui disent les prisons,
et les nuits à la rue.

Tu disais merde au monde
à leurs dieux, leurs statues,
à ces larmes de pierre
au regard qui s'est perdu...

La sécurité n'est pas de notre côté.

L'hameçon des nuits

Quelle inconnue de l'autre fou
me tient au bout de sa lance de folie
où je ne suis qu'un moi parmi d'autres
puisque ce je est toujours caché
dans les profondeurs
d'un autre je
où je suis comme ça à l'affût
de mon être indéterminé
telle une poupée russe
qu'on aurait ainsi harnachée
à son être indéterminable
quand les portes de mon destin
se ferment devant mes yeux
j'ai marché sur ma nuit
tout le jour durant
n'ayant rien trouvé
j'ai rebroussé jamais
je suis retourné sur le chemin
des toujours et des "Nous t'aimons"
mais ce je n'y croyant guère
j'ai mordu à l'hameçon des nuits
une dernière fois

Dernières lettres

en souvenir de Lucien

Tu as suivi ces nous apophatiques
où les sombres oiseaux te criaient:

VIA NEGATIVA

(Ces renardeaux ont tant fouillé tes vignes et
leurs déjections sont à ce point vinées
qu'à bien les observer
on y voit la graine, la branche et la grappe.)

N'est-il pas en ce lieu celui que vous cherchiez,
l'engoulement vertigineux, le précipice en nous?

Diableries et blasphèmes en tes jeux, en ton sérieux,
savais-tu comme Ményanthe la nuit plus petite
que tes songes d'éternité.

Il y a des dieux pour les chaumières et les samovars,
mais aussi pour les petits animaux pris au piège,

et voici des brindilles pour faire vos échasses spectaculaires,
le tramail du conteur de la mer bientôt gâté,
le tabarinage anachronisé de vos fautes mariées à des
fêtes carnavalesques.

Déjà le bourdonnement et le foisonnement des
floraisons électriques,
déjà la marionnette de ta marionnette en nous
qui disait savoir
que les arbres moins que l'humanité tentent d'attraper
le vent.

La triste écorce en l'écriture nous brûle l'enfant
qui était en toi,
qui se plaisait sur la papier, les poteries, le regards des fous
en ces mots de soie un peu faux mais tressés dans
l'humble sable d'un serment.

Héméra et Éléos

Tu marchais sur des chemins de pluie,
cherchant ton nom écrit
sur des barreaux infinis,
où commence ta vague prison
Lucifer t'a cueilli,
enfant d'Héméra et d'Éléos,
ou l'incestueuse engeance
de la lumière et de la compassion,
quand tu fuyais l'inévitable,
vivant la nuit caché
au fond des calomnies
du mensonge et de l'ennui,
d'un chaos dont seul toi
connaissais l'ampleur et l'infortune.

Sommaire

Tu ne souriais pas	9
Clarté	11
Correspondances	12
Éveil (Guérison de Dionysos)	13
Les anges de la nuit verte	14
Paratonnerre	15
Murs intérieurs	16
Les oiseaux de nuit	17
Mon Ombre	19
Pour Javier Heraud	26
En la sangre	28
Errance	30
Sortilège	32
Les perdus	33
Songes dialogués	35
Oraison de la très longue nuit	36
Pluie de corps	37
Nonnenfels ou le rocher des nonnes	38
Songes de Marsault	40
Je serre contre moi	42
Éphéméride	43
Rires à la rue	44
Je fonde ma cause en rien ou en ceci qui brûle	46
Egregius, carrefour und phronesis for nada	48
Hommage à des chiens ayant pissé	50
Peut-être	51
Dialogue d'hôpital	52
Olga	53
Fragments	55
Sanctuaire	56
Minuit se lève sur le monde	58
Et je m'agenouillai	59
Edmond	62
Ni plus ni moins	67

Véritable histoire du berger menteur et du loup	70
Je rêve	73
Fleur tout de même	74
Son mensonge	75
Qinaptinsi Quillas ripukun chinchaysuyuman ou La reine du couchant	78
Foudre	80
Rentrer chez moi	112
Feu	114
Détour inutile	116
Fragment d'inespoir	117
Triste messidor	119
L'hameçon des nuits	120
Dernières lettres	121
Héméra et Éléos	123

